

**Animation ou médiation ? Question d'objectif.
Serge MAURY* et Jean-Luc RIEU****

Pour une plus grande clarté, en raison de l'étendue du champ de l'archéologie et compte tenu des expériences vécues par les auteurs, notre propos sera limité à la Préhistoire. Ce choix n'est pas sans intérêt : la discrétion de vestiges archéologiques est telle qu'il est indispensable de faire preuve d'imagination pour répondre aux questions du public et tenter de comprendre ces cultures disparues.

Les modes de présentation au public et particulièrement muséographique ont surtout fait prévaloir deux points de vue : soit classificatoire avec des présentations taxinomique à la manière d'un Muséum d'Histoire Naturelle, soit d'ordre esthétique à propos de certains objets "emblématiques" avec une présentation de type Musée de beaux-arts. D'autres approches ont vu le jour, basées sur la culture matérielle et technique, afin de reproduire les gestes et les techniques du passé.

Mais où puiser cette connaissance technique, faute de posséder un équivalent préhistorique de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ?

Ethnoarchéologie, Archéologie expérimentale : sources d'animation en préhistoire.

Dans l'histoire de l'archéologie, les outils de l'interprétation sont venus principalement de deux sources : de l'ethnoarchéologie et de l'archéologie expérimentale.

Si, très tôt, le comparatisme ethnographique a été utilisé pour comprendre des faits ou objets préhistoriques, il a trouvé très vite ses limites, les observations se fondaient uniquement sur des analogies formelles, ponctuelles, sans tenir compte du contexte technique, social et économique. L'ethnoarchéologie par définition (Perlès, 1988a) : *"renvoie à des enquêtes ethnographiques, sur des populations actuelles, effectuées dans le but explicite de résoudre des problèmes archéologiques. En effet, l'archéologue est souvent démuni pour interpréter les vestiges et les structures qu'il met en évidence : il n'observe que l'aboutissement de gestes et de comportements, processus dynamiques qui lui échappent pour l'essentiel"*.

L'archéologie expérimentale, quant à elle, est intervenue au début de l'histoire de la discipline : il fallait démontrer par des expérimentations que les objets découverts étaient bien de facture humaine. Aujourd'hui, l'archéologie expérimentale a évolué ; les recherches sur les processus techniques sont parties d'expérimentations souvent individuelles et limitées (exemple de Coutier en 1929 et Bordes en 1967 sur la taille du silex) pour aboutir à la mise en œuvre de protocoles de recherches pluridisciplinaires (ex : groupes de recherche TFPS : Technologie fonctionnelle des pointes solutréennes).

"Dans les vingt dernières années, l'archéologie expérimentale s'est constituée comme une approche spécifique répondant à des problématiques précises et obéissant à un certain nombre de règles. (...) L'expérimentation se tourne en second lieu vers des reconstitutions plus ambitieuses mais plus aléatoires (...) l'intérêt majeur de reconstitution est de soulever des problèmes que l'analyse directe des données archéologiques ne permettait pas d'entrevoir et d'orienter ainsi la recherche dans de nouvelles directions" (Perlès, 1988b). Nous ajouterons que chaque reconstitution ne peut prétendre à l'exhaustivité des processus possibles. Catherine Perlès conclue : *"Aussi l'archéologie expérimentale doit-elle avant tout être conçue comme génératrice d'hypothèses plus que comme un moyen de démonstration"*.

Faisant référence au développement exponentiel des démonstrations tous azimuts et sans discernement, Jacques Pelegrin (Pelegrin à paraître) dit : *"Des démonstrations, ou exhibitions "sèches", sans références explicites (discours construit, exposition) aux questions*

et contextes archéologiques sous-jacents, reviennent à suggérer au public que le contenu de l'archéologie se restreint à des questions techniques et qu'il suffirait, semble-t-il, de reproduire telle ou telle activité technique (tailler un biface ou lancer au propulseur) pour éclairer des pans entiers de la préhistoire. Cette distorsion me semble se traduire par l'emploi généralisé de l'expression "d'archéologie expérimentale" au titre de laquelle sont effectivement présentées bon nombre de démonstrations et exhibitions. En fait, il n'y a pas d'archéologie expérimentale. Il existe certaines questions, en particulier d'ordres technique et économique, à la résolution desquelles certaines expérimentations peuvent contribuer, mais il n'existe certainement pas en tant que telle une archéologie basée sur l'expérimentations. (...) La démarche expérimentale est une méthode, parmi beaucoup d'autres, à laquelle on peut recourir pour affirmer certaines interprétations de faits archéologiques dans une problématique donnée. L'on ne saurait confondre ici la fin et l'un des moyens...". La cause de ce glissement, selon Jacques Pelegrin, est "outre cette surestimation de l'expérimentation ou de la reproduction, comme méthode de l'archéologie, un rajeunissement du public qui amène à privilégier "l'activité" et le ludique... une pression du public amateur d'effets spectaculaires, un public qui navigue...". Ce public navigue parce qu'on lui offre rarement la possibilité de s'inscrire dans un parcours de découvertes construit dans lequel la démonstration ne doit être qu'un aspect. Malheureusement, trop souvent encore, les animations démonstratives sont juxtaposées les unes aux autres, sans lien chronologique et culturel évident.

Il semblerait logique que les démonstrations, les reconstitutions ne prennent pas plus de place dans la médiation que celles qu'elles occupent dans la recherche archéologique proprement dite.

Les exhibitions, démonstrations ou reconstitutions donnent à voir au public. Elles sont des propositions en tant que telles, extraites de fait de leur contexte spatio-temporel, environnemental et socio-économique. Elles courent le risque, si elles sont une fin et non des supports intégrés dans une approche globale, de verser dans le folklore en s'appuyant sur des représentations très réductrices de contenus beaucoup plus riches et surtout beaucoup plus complexes... Qui pourrait ainsi se vanter de connaître le pays et le peuple Breton après avoir assisté à un spectacle de danse avec binious et chapeaux ronds ? Quand bien même on se sera essayé à quelques pas de danse et à sortir quelques notes d'un biniou...?

La démonstration en archéologie a des vertus possibles, si elle n'est qu'un support parmi d'autres, soigneusement choisi pour être intégré dans la découverte d'un patrimoine archéologique. Il est alors possible d'en tirer profit pour passer de l'attractivité à l'intérêt. La démonstration devient dans ce cas précis un outil de questionnement et d'ouverture, et non plus une réponse généraliste sans problématique ni contexte...

La démonstration est à prendre en considération comme un outil, et comme tout outil, il a une fonction spécifique d'aide à la compréhension et n'est qu'un instrument qui permet d'illustrer un propos. Il ne doit en aucun cas se substituer au discours et devenir une finalité en soi. Il y a par contre intérêt, dans ce cas bien précis, à ce que les archéologues, intégrés dans des équipes pluridisciplinaires de recherches expérimentales, puissent témoigner de leurs expériences, de leur méthodologie de travail. Ils ont eux aussi à y gagner dans la réflexion sur le positionnement social de leur discipline et sur leur propre rôle dans la société d'aujourd'hui.

Ainsi à Lejje au Danemark, l'un des plus anciens parcs archéologiques, les lieux de recherches expérimentales ne sont pas accessibles au public (les méthodes de la recherche exigent des conditions de mises en œuvre incompatibles avec la présence de visiteurs). Par contre, des parcours didactiques et pédagogiques y sont aménagés où sont présentées et expliquées les recherches expérimentales.

Si, en France, les parcs archéologiques offrent des lieux où les chercheurs peuvent pratiquer des expérimentations archéologiques, celles-ci sont ponctuelles et organisées lors des

journées spécifiques (ouvertes ou non au public). Le reste du temps, c'est souvent de l'animation attractive qui est proposée aux visiteurs.

Une information sur les buts recherchés par de telles structures devrait exister pour avertir le public et éviter la confusion qui existe entre des parcs "archéologiquement corrects" et des "Disneyland de la Préhistoire". De plus, les normes de sécurité impliquent des aménagements non conformes aux réalités archéologiques pour les reconstitutions grandeur nature, lorsque celles-ci sont destinées à être visitées (poteaux bétonnés, structures boulonnées, extincteurs à proximité...). Rares sont aussi les endroits où le visiteur peut appréhender les phases de réflexion qui ont précédé la construction des restitutions d'habitats. Des outils de médiation sont à élaborer (maquettes, panneaux, hologrammes, etc.) pour matérialiser toutes les hypothèses des champs du possible, en fonction des données archéologiques.

L'archéologie et ses méthodes : base d'approche du patrimoine préhistorique.

Le département de la Dordogne est un observatoire idéal pour évaluer des pratiques liées au patrimoine archéologique. Avec deux millions de touristes par an, un ensemble de sites majeurs pour la Préhistoire, un musée national, il se doit d'être à la pointe pour ce qui est des pratiques de tourisme culturel. Pourtant, les premières enquêtes et évaluation sur les classes transplantées et leurs projets liés au patrimoine archéologique menées par le Service Départemental d'Archéologie et l'Association Départementale pour le Développement Culturel (ADDC) à la fin des années 80 ont révélé des carences et des dérives importantes allant jusqu'à des pratiques de fouilles clandestines. Cela a été l'occasion pour les services du Conseil Général, lors de l'année de l'archéologie, de poser le problème d'une "sensibilisation au patrimoine archéologique et à sa protection".

L'accent était déjà mis sur l'importance de connaître la recherche archéologique et ses méthodes pour comprendre la nécessité de la protection du patrimoine, et sur le développement de pédagogie active, qui s'est traduite, entre autre, par la mise en œuvre d'un module de fouilles créé à l'occasion d'une opération à la Cité des Sciences (nov.– déc. 1987). Il a ensuite circulé au sein du Département de la Dordogne lors d'opérations de sensibilisation concertées avec les centres culturels et l'Education Nationale. Lors de l'année de l'archéologie, plus de trois mille enfants du Département (CM2-6^{ème}) ont été sensibilisés aux méthodes de la recherche archéologique et auront eu quelques idées sur pourquoi il y a nécessité à protéger le patrimoine archéologique.

"...La Dordogne est le théâtre d'un nombre considérable de projets ayant la Préhistoire comme support. Simples sorties scolaires, mais aussi PAE, classes découvertes, camps de vacances... La pertinence des réponses données à ces projets en la qualité de leur contenu, n'est pas toujours à la hauteur de ce que pourrait et devrait offrir ce département. Les associations populaires ont découvert les vertus attractives, éducatives et culturelles de la Préhistoire (confer Gullivore, revue des Francas, 1989). Partie intégrante de notre histoire, celle-ci ne doit plus être marginalisée et traitée avec dilettantisme, mais abordée comme une vraie discipline d'éveil avec exigence et un réel souci pédagogique..." (S. Maury, 1989). Ces constats ont amené le Département à lancer une réflexion et à faire des propositions qui se sont traduites par un projet de création d'un centre de culture scientifique : "Archéologie Science et Environnement de L'Homme". La conjoncture politique de l'époque n'en a pas permis l'aboutissement. Une partie de l'argumentaire a été repris au sein du projet inscrit par la DRAC au contrat-plan de 1993-1998, mais un recentrage plus culturel a écarté les universités de l'examen du projet, provoquant des oppositions de principe.

Le Ministère de la Culture comme le Ministère de la Recherche interviennent sur le patrimoine archéologique. Cet état de fait enrichit et complique à la fois sa valorisation, chaque ministère développant ses propres stratégies : médiation culturelle d'un côté (musées, sites), scientifique de l'autre (CCST). Or, le patrimoine archéologique est, par

définition, à la jonction des deux ; il y a donc nécessité de complémentarité et de réflexion commune pour sa valorisation auprès du public. L'axe "culture scientifique" est très ouvert et innovant pour présenter la Préhistoire au public, parce que les sciences sont le dénominateur commun qui donne lien et sens à l'ensemble du patrimoine archéologique. Le Service Départemental d'Archéologie a pratiqué et soutenu l'intérêt de cette approche parce qu'elle suscite des pratiques nouvelles, ouvertes, innovantes et "en questions" pour la découverte de la Préhistoire.

Faire connaître au public les chemins et dédales de la construction du savoir avec ses hypothèses et ses incertitudes propres aux sciences humaines en opposition avec les "savoirs savants" trop souvent dispensés.

Les savoirs sont sans cesse en mouvement ; il est nécessaire de faire "bouger" le public avec eux et de mettre en place des moyens adaptés. L'archéologie, science pluridisciplinaire et interdisciplinaire, ayant un objet d'étude commun (les civilisations du passé) offre un support idéal à un tel développement parce que faite de transversalités, d'interaction et de complémentarité.

Archéologie : articulation des savoirs et des questionnements sur l'histoire de l'Homme et génératrice de médiation.

Edgar Morin (1999), philosophe et sociologue, devant l'accumulation de plus en plus grande des savoirs encyclopédiques, regrette la spécialisation de territoires scientifiques qui *"interdit de penser les liens et les interactions entre les différentes sphères de la société humaine, comme de la réalité des sociétés et de la nature"*. Opposé au morcellement et au fractionnement des savoirs, il plaide pour *"la possibilité de réunifier les connaissances en mettant en rapport les sciences physico-mathématiques et les sciences humaines en intégrant l'homme comme sujet de la connaissance et membre du système de la nature et de l'univers"*. L'articulation des savoirs est une question d'actualité, la recherche en Préhistoire a évolué considérablement ces trente dernières années grâce aux regroupements des disciplines comme cela a été aussi le cas pour la cosmologie, les sciences de la terre ou l'écologie. Cela reste cependant encore insuffisant. *"L'homme biologique est étudié en biologie, l'homme psychique en psychologie, l'homme social est lui-même morcelé selon ses activités et croyances, économiques, culturelles, selon son espace ou son histoire. Les savoirs spécialisés ne communiquent que très insuffisamment entre eux, chacun restant dans son propre langage..."*.

Les lieux de médiation du patrimoine archéologique, lieux d'expression du questionnement du public sur les civilisations du passé, censés présenter divergences et convergences du savoir, doivent jouer leur rôle dans la mise en œuvre de ces interactions et transversalités en renvoyant sans cesse aux spécialistes les questions de sens, même si la tâche n'est pas facile. Hubert Curien, grand défenseur de la culture scientifique disait : *"...de manière générale, les scientifiques sont comme les loups, ils urinent pour marquer leur territoire et mordent tout intrus qui y pénètre"*.

La médiation en archéologie de la Préhistoire, nous le sentons bien, n'est pas qu'une question de diffusion des connaissances, elle met en jeu des questionnements qui intéressent également sciences humaines et sciences sociales. Elle est un support riche de réflexion sur l'homme ; grand livre de la mise en place des sociétés humaines (99,9 % du temps de notre histoire) dans toutes leurs composantes socio-économiques, techniques et culturelles.

L'archéologie comme l'ethnologie (la première par obligation) s'appuie sur la matérialité des créations et productions de l'homme : où ? quand ? comment ? pour quoi faire ? Ces interrogations nous renvoient obligatoirement sur nos propres productions fortement impliquées dans la construction de notre propre histoire au delà de l'anecdotique et de l'événementiel (épiphénomènes qui envahissent malheureusement de plus en plus notre

quotidien...). Elles nous obligent à nous replonger dans l'essentiel de ce qui fait notre humanité dont nous sommes, malgré tout, les acteurs.

L'archéologie est porteuse de "savoirs universels" valables pour tous, mais où chacun peut trouver des réponses à des questions singulières. Philippe Mérieu (1999) montre comment on investit un objet culturel. L'exemple qu'il utilise est intéressant car il recouvre assez bien l'attrait qu'exerce la Préhistoire auprès du public.

"Pourquoi le Petit-Poucet intéresse-t-il toujours les enfants aujourd'hui ? C'est un conte affreux qui évoque la trahison, l'anthropophagie (...) mais il renvoie à des peurs profondément ancrées dans l'individu : la peur de se perdre, d'être abandonné, d'être mangé, d'être trahi. Cet objet culturel "Petit-Poucet" est une médiation qui permet de reconnaître ce que je ressens moi-même (...). Cette image rend compte de ce qu'est le savoir, une médiation culturelle dans le vrai sens du terme : un objet dans lequel on peut se reconnaître et s'investir et qui permet de sortir de sa solitude (...). En m'appropriant ces savoirs, je rejoins tous les hommes dont les questions et les inquiétudes ont donné naissance à ces savoirs, les ont fait vivre et les ont transmis.

Les savoirs s'inscrivent dans l'histoire et m'évite d'errer dans le monde en ressassant les mêmes obsessions. Les mathématiques m'aident à penser l'infini, la géographie à me repérer dans l'espace (...)". L'archéologie ne nous aide-t-elle pas à nous inscrire dans l'histoire de l'humanité ? La Préhistoire n'est-elle pas cet objet culturel, elle-même médiation qui, face à nos questions existentielles, nous permet de nous construire une humanité et de nous intégrer dans la communauté des hommes ?

Valeur éducative de l'approche archéologique.

L'éducation au patrimoine ne s'improvise pas. Tous les éléments la composant : formation - sensibilisation - médiation - animation, doivent être l'objet de réflexions approfondies de la part des acteurs culturels et scientifiques, sinon il y a risque de tomber dans des dérives déjà connues d'actions non intégrées et qui deviennent de ce fait non compréhensibles par le public.

Les enjeux sont malheureusement trop souvent divergents entre la culture et le tourisme. La première a devoir de mettre l'accent sur l'ouverture d'esprit, la seconde se contentant parfois de l'ouverture du porte-monnaie (tout en sachant que si la culture a un coût, elle doit être un droit et rester accessible à tous). La difficulté est que l'ouverture d'esprit ne s'achète pas et ne se consomme pas comme une glace à la vanille. Elle se conquiert et demande un effort minimum du public, largement compensé par des prolongements et le développement de nouveaux centres d'intérêts. Cela demande aussi un effort des acteurs culturels pour mettre en œuvre de nouveaux dispositifs de médiation.

Gonzalo Ruiz Zapatero (1995) est l'auteur d'un plaidoyer sur la valeur éducative de l'archéologie par sa composante interdisciplinaire. L'archéologie est à l'intérieur du travail de l'historien, la partie qui se construit sur de la matière ; les processus d'étude peuvent en être décrits. De ce fait, les élèves (mais aussi le public) peuvent être partie prenante de la *"pensée et du raisonnement scientifique, du cheminement pour la résolution de problèmes"*. Il aborde également la *"prise de conscience du respect du patrimoine archéologique"* mais ne précise pas qu'elle découle tout naturellement des conditions nécessaires à la mise en œuvre de la recherche archéologique qui n'a de sens qu'appliquée sur des sites bien conservés et non amputés d'une partie de leurs vestiges. Autrement dit, l'explicitation claire des modes opérationnels de l'archéologie porte en elle-même les raisons d'une attitude citoyenne, encore faut-il que le public y soit confronté.

Enfin, l'approche transversale multidisciplinaire et interdisciplinaire des civilisations du passé, avec des angles de vue et des méthodes différentes, aboutit au constat des diversités culturelles mieux comprises par la connaissance de leurs multiples composantes et nous seront d'accord avec Gonzalo Ruiz Zapatero, mais en le généralisant au grand public *"une*

grande aide pour une éducation multiculturelle, spécialement dans des temps où le racisme et la xénophobie semblent prendre de l'importance".

La médiation : un enjeu dans la valorisation du patrimoine archéologique et des publics.

Pour le philosophe, le mot "médiation" signifie : *"articulation entre deux êtres ou deux termes au sein d'un processus dialectique"* (Larousse illustré, 1996). Il s'agit donc de faciliter la mise en place d'une dynamique de relation et d'échange entre deux parties : pour ce qui nous intéresse, le public et le patrimoine archéologique, dans le but d'obtenir un changement.

La médiation est un processus créateur par lequel on passe d'une situation initiale à une situation modifiée. Elle permet au public de construire sa propre culture grâce aux outils d'analyse et de compréhension qu'elle met en œuvre entre lui et le patrimoine.

Cette confrontation "public-patrimoine" n'est pas simple, les deux parties n'étant pas de même nature. L'un est vivant avec ses réalités de vie d'aujourd'hui, l'autre n'est que représentation et production du vivant, autrefois, ailleurs, dans un autre environnement. Or, l'enjeu est bien de faire se rencontrer ces deux domaines et moments de vie. Il y a donc nécessité de rendre ce patrimoine vivant, c'est à dire de mettre en œuvre les potentialités de son questionnement, de faire émerger les questions du public à son encontre.

Nous ne pouvons pas approfondir ici cette approche qui fera l'objet d'autres publications. Nous nous contenterons de poser quelques conditions de son développement.

Mettre en œuvre les médias nécessaires pour une lecture première du patrimoine archéologique.

Pour le patrimoine lui-même, il s'agit de mettre en œuvre l'insertion du patrimoine dans son contexte avec l'ensemble des lectures inter et transdisciplinaires, de créer des lieux complémentaires d'interprétation des sciences de l'archéologie (type CCST), de favoriser une lecture "histoire des sciences" spécifiquement liée à tel ou tel patrimoine dans sa propre histoire de recherche mais qui s'insère dans l'histoire générale des sciences et dans ses rapports à la société, de mettre en réseau des ensembles patrimoniaux complémentaires afin de les intégrer à des parcours adaptés face aux attentes diversifiées.

Libérer le public de ses conditionnements.

A l'encontre du public, il s'agit de démarquer des hiérarchisations héritées de catégories préétablies (type INSEE) qui ne recouvrent pas son niveau de questionnement et ses centres d'intérêts en matière d'humanité (niveaux socio-économiques et socioprofessionnels sont-ils de bons critères ?). Le public, quelle que soit son origine, a, si l'on en crée les conditions, capacité à cheminer à l'intérieur des savoirs.

Les qualifications "public de haut de gamme" ou "bas de gamme" malheureusement employés dans des lieux de médiations culturelles sont un non sens parce qu'elles sont des jugements de valeur liés aux savoirs et aux attitudes développées face à des savoirs qui ne sont pas mis en question et à sa portée.

Il s'agit aussi de remettre en question les relations "au savoir" et au "non savoir" hérité de l'école traditionnelle (non savoir = punition) afin de libérer le public de ce conditionnement. Désacraliser le savoir par une remise en question des "savoirs savants" et par une prise en compte des "savoirs dits vulgaires" (ceux du public) en les impliquant dans le questionnement. Enfin, de positionner le "non savoir" comme moteur de la recherche : le "non savoir" mis en forme de questions peut devenir une problématique, base de construction de la quête de nouveaux savoirs.

Médiateur : agitateur de questions.

Les médiateurs sont au centre, mais ne doivent pas être le centre du dispositif de médiation. Le démonstrateur est souvent centre d'intérêt, le médiateur doit avant tout s'intéresser au public et au patrimoine archéologique. Il a un rôle d'interface : il met en question, en dynamique et en interaction. Il a une capacité tout aussi grande à expliciter les non-savoirs, à susciter et à prendre en compte les questionnements du public. Il œuvre à mi-chemin entre la maïeutique de Socrate et le "Ose penser par toi-même" de Kant. *"La pédagogie n'est pas une science (...), la manière de faire participer à l'aventure des savoirs doit être réinventée à chaque fois (...), varier les méthodes, inventer des moyens nouveaux pour mobiliser le public (...) changer en cas d'échec..."* (Mérieu, 1999). Ce qui implique l'obligation de l'évaluation des actions au regard des projets initiaux et des objectifs poursuivis.

Les médiateurs doivent avoir, par ailleurs, une connaissance approfondie du patrimoine et par conséquent de l'archéologie, formés, en formation continue, ayant un contact permanent avec l'actualité de la recherche et ses problématiques.

Ces exigences paraissent excessives, elles sont pourtant nécessaires à un réel progrès dans la médiation du patrimoine archéologique. Mais par rapport à ce profil "idéal" du médiateur, se pose la question de comment les recruter, comment les former ? Si les étudiants en archéologie (de niveau maîtrise ou DEA) apparaissent comme un vivier potentiel, il est rare qu'ils aient une triple formation archéologie - expérimentation - pédagogie et sciences sociales. Les cursus universitaires en archéologie intègre rarement ou pas du tout le dernier volet. Il est pourtant fondamental que les scientifiques et les universitaires participent à l'élaboration de la médiation et à la vulgarisation de leur discipline. Certains présidents d'universités, préoccupés de l'avenir et de l'insertion professionnelle de leurs étudiants, prennent sérieusement en considération ces ouvertures possibles.

Cet attachement à une médiation archéologique a-t-il un sens ?

"Ultimement, quel est en fait l'intention sous-jacente à parler de l'archéologie ? Si l'on veut en faire plus qu'un prétexte de jeu ou de distraction, ou même qu'une discipline naturaliste, à quoi peut-on prétendre intéresser ? De quoi s'agit-il ? (...) Si l'archéologie fait bien partie des Sciences Humaines, c'est par sa préoccupation d'une recherche, d'une réflexion sur le phénomène humain dans ses multiples dimensions, bio-écologiques autant que culturelles et sociales.

Elle est un regard sur l'autre nous-mêmes dans la profondeur du temps, et ainsi sœur de l'Ethnologie qui est un regard sur l'autre nous-mêmes ailleurs, ou vos d'ailleurs. C'est l'ouverture de ces regard qui doit aider chacun de nous, chacun de nos enfants, à se former une conscience humaine, de soi et des autres dans leur diversité de peau et de culture, de comportement et de pensée. Il revient à cette même ouverture de nous permettre de réfléchir à l'avenir : comment penser le Futur sans référence au Passé et à l'Ailleurs ?

En bref, l'archéologie, au sein des Sciences Humaines, cherche à ouvrir le regard sur le phénomène humain, afin de participer avec l'Histoire dans son sens le plus large, à la formation de la tolérance comme de la conscience citoyenne" (Pelegrin à paraître).

Faisant suite à ce que nous confie Jacques Pelegrin, nous concluons : que nous soyons chercheur, pédagogue, éducateur, muséographe, animateur ou médiateur, ces perspectives nous obligent à mettre en commun nos réflexions. Beaucoup de dispositifs restent à inventer, à évaluer, à mettre en œuvre, dispositifs qui permettent à tous publics, scolaires ou touristes, quelles que soient leurs origines culturelles, leurs niveaux socio-économiques, de se réapproprier le patrimoine archéologique dans ce qu'il a de plus essentiel : le savoir et les questionnements sur nous-mêmes dans notre rapport à l'humanité.

Serge Maury : Service départemental d'Archéologie de la Dordogne (juin 1999)

Jean-Luc Rieu : Musée de Préhistoire d'Ile-de-france, Nemours